

À la recherche du temps à perdre ¹

En 1980, j'ai acheté mon premier ordinateur. (Je me souviens encore de mon émotion quand, après quelques mois, j'ai doublé la capacité de mon ordinateur en me procurant un carte de 64K : qu'allais-je faire avec toutes les possibilités que m'offraient 128K de mémoire vive !) Nous qui nous targuions d'être de l'avant-garde, nous savions déjà une chose : l'ordinateur allait bouleverser non seulement nos vies, mais encore l'ensemble de la société. Par exemple, bientôt le papier disparaîtrait : c'était une des nos certitudes préférées, une certitude d'optimiste ; déjà un peu écolo, je me disais que ce serait bien de sauver des forêts d'arbres et de permettre à ma planète (j'étais bien possessif face à mon environnement, faute de vouloir être maître de la nature) de vivre mieux, de *survivre* à la consommation effrénée de mon espèce sans conscience ; j'étais sûr que mon ordinateur allait contribuer à ce bien, et j'étais heureux. Fils de McLuhan, petit-fils de Rousseau, je savais en outre que les techniques et donc les médias transformaient l'homme quoi qu'il fasse par ailleurs, et je craignais tout autant que je me réjouissais : étais-je sûr au fond que l'humanité allait devenir meilleur malgré elle ?

Quelques années plus tard, je fus bien obligé de noter que mon monde était envahi comme jamais auparavant par le papier, et je comprenais que c'était l'ordinateur qui avait rendu possible, voire inévitable cette explosion : le traitement de texte encourageait l'écriture et la réécriture, et les notes en bas de page, et la multiplication des annexes : tout cela exigeait du

1. Article publié dans la revue *Argument*, vol. 11 no. 1 Automne 2008 – Hiver 2009. Le texte a été légèrement corrigé.

papier, des forêts de papier. De plus, j'étais bien obligé de noter que comme toutes les autres techniques, du bâton et du feu au plastique et à la télévision plasma, l'essentiel tenait à l'usage qu'on faisait de la chose et non de la chose en elle-même : l'instrument technique était neutre, et l'utilisateur de la technique était responsable. En somme, mes prévisions s'étaient révélées fausses, et les effets secondaires s'étaient révélés imprévisibles, et même mon idée de moi et de la technique était inadéquate. Trente ans plus tard, force m'est de conclure que rien n'a beaucoup changé : les mêmes certitudes, ou des certitudes comparables, abondent, et l'évidence qui appuierait ces certitudes est bien maigre.

En 2007, on entend un peu partout que l'ordinateur et Internet, et la domination de l'image et de la musique et de l'information *bloquée* qu'ils permettent, que tout cela donc est sur le point de rendre périmer les bibliothèques, voire de détruire le désir de lire et la capacité de penser. Fort de mon expérience passée, je me permets de répéter ce que dit Platon quelque part dans le *Phédon* : il n'appartient pas à tous de savoir préciser les effets des inventions humaines. Car je n'ai plus les certitudes que j'ai déjà eues, et je me demande si les certitudes angoissées de certains ne sont pas des projections qui naissent d'autre chose que des faits.

En revanche, la question des effets de la technique est bien réelle et mérite qu'on y réfléchisse. Aussi je me fonderai sur mon expérience pour examiner certaines hypothèses qui se disent et se répètent ici et là : je tenterai d'entrevoir l'avenir non pas à travers des théories ou des sentiments obscurs pour ou contre la

technique, pour ou contre l'Occident, pour ou contre l'être humain, mais à partir du présent que je vois et que je touche.

Et de un...

On me dit que le texte est sur le point de disparaître, que la lecture n'est plus prisée comme par le passé et que l'ordinateur et sa mamelle Internet est le moteur principal de cette mutation maléfique, de cette chute de l'Occident. Je remarquerai, pour ma part, qu'après plus de trente ans avec un ordinateur au bout des doigts, je lis tout autant qu'avant, que les textes font tout autant qu'autrefois partie de ma vie, et que les *blogueurs* de tout acabit, qui sont bien souvent des jeunes, sont des scribouilleurs comme jamais nous ne le fumes par le passé, des scribouilleurs qui, de tout évidence, ont bien des lecteurs sans doute aussi jeunes qu'eux.

Certes, les textes sur papier sont un peu moins présents : je lis un ou deux quotidiens comme par le passé, mais à l'écran, et j'en consulte plusieurs pour des articles précis grâce à des sites spécialisés, qui me renvoient à eux à partir de thèmes qui m'intéressent. De plus, il est certain que ma relation au texte à changer en ce sens que je lis souvent à l'écran plutôt que sur une feuille de papier, grâce à Internet et mon ordinateur, et que je consulte moins les textes papiers des quotidiens, voire les articles spécialisés du monde universitaire dans des revues collectionnées dans les bibliothèques. En revanche, je lis à partir d'une diversité plus grande de sources qu'autrefois : pour le dire bêtement, je suis moins qu'autrefois limité à la presse québécoise pour m'informer au jour le jour,

parce que le New York Times et le Figaro me sont accessibles, sans effort et sans frais.

Et je me demande si bien des hauts cris que j'entends au sujet de la disparition du texte ne porte pas sur la transformation du support plutôt que sur la disparition de ce que le support propose. Car ce précepte, millénaire et malhonnête, est encore vrai : si tu veux tuer ton chien, accuse-le de la rage. Mais quand l'imprimerie est apparue, est-ce le livre et le texte qui sont disparus, ou une façon de les proposer aux hommes qui a changé ? Poser la question, c'est y répondre. Quand le journalisme a pris les régimes politiques de force et fondé les démocraties libérales, est-ce le texte qui a disparu, ou une figure du texte comme objet durable et contrôlable qui s'est évanoui ? En somme, si un roman est proposé chapitre par chapitre dans un quotidien ou un hebdomadaire, est-ce moins un roman que quand il est publié par un auteur respectable pour un public argenté ? Qu'en dirait Dickens, Balzac et Dostoïevski ? Auraient-ils râler sur l'apparition des journaux et hebdomadaires et sur la disparition du livre, propre, imprimé, relié, comme autrefois, quand les gens lisaient pour de vrai ?

Certes, rien ne garantit que les textes sur leur nouveau support sont de qualité. Mais rien ne garantissait que les textes manuscrits étaient valables : les commentaires scolastiques des *Noms divins* de Denys l'Aréopagite étaient-ils utiles pour le développement de la pensée rationnelle ? Et les copies de ce livre et de ceux de ses commentateurs étaient-elles porteuses de vérité parce qu'elles se trouvaient sur parchemin ou sur papier et qu'elles étaient conservées dans des bibliothèques sombres gardées par des

adulateurs pieux? On pourrait croire que non, et pourtant ils étaient des livres, et des livres réservés à une élite. Et les livres d'opinion qui ont précédé la presse écrite et ses commentaires périssables, valaient-ils tant d'être conservés du fait d'être imprimés pour durer? Que valait au juste *La Théologie de Raimond Sebond* que traduisit et publia Michel de Montaigne? Et une opinion d'aujourd'hui sur papier est-elle moins bonne à lire parce qu'elle paraît à l'écran plutôt que d'être tenue entre les mains et de fleurir bon l'encre de mauvaise qualité? Disons les choses bêtement, encore une fois, pour que ce soit clair. Si je lis sur papier un autre article produit par la machine à redondance de la presse québécoise officielle, suis-je plus à même de comprendre le monde que si je me déniche sur Internet un article fulgurant de Carl Bergeron qui fait sauter le mol consensus médiatique québécois?

Au fond, la vraie question est la suivante: comment lire ce qu'on nous offre à lire? C'est-à-dire: comment s'éduquer pour savoir lire et aider nos concitoyens à lire efficacement TOUT ce qu'ils lisent, soit lire de façon à ne pas répéter comme un perroquet instruit ce qu'on leur propose? Ce problème constituait l'essentiel de la tâche de l'enseignement du temps de Platon, alors qu'on répétait (souvent sans les avoir lues) les chants de Homère. À mon sens donc, l'ordinateur et Internet ne sonnent pas le glas du texte: ils ne font que proposer d'une nouvelle façon la question «de l'institution des enfants (Montaigne, *Essais* I 25)», de ces enfants que nous sommes tous.

Et de deux...

Certains reconnaîtront que la question n'est pas en vérité celle de la quantité de textes à lire, ni de leur accessibilité, ni même du nombre de lecteurs; ils prétendront cependant que l'art de lire est devenu une impossibilité à cause d'Internet et des machines qui rendent possible ce réseau indéfinissable et incontrôlable. Ils parleront non pas de la quantité des lecteurs, mais de l'impossibilité d'avoir des lecteurs de qualité en raison de la nature de la technique. En somme, nouveaux McLuhans, McLuhans de l'ère post-moderne, ils prétendront: «*The medium is the message.*» Plutôt, ils seront des images inversés, des disciples infidèles ou *invertis*, du premier McLuhan. Celui-ci fêtait la disparition du texte, ou le triomphe des médias qu'il disait «*cool*» sur les médias «*hot*»: selon lui, et pour faire vite, la télévision et les autres médias de l'image re-calibraient la sensibilité humaine mondiale de façon à donner la priorité à l'oreille sur l'œil (!), ou plutôt de la sensibilité sur la raison, du sens de communauté sur celui de l'individu, et de l'innovation sur la répétition du passé. Son argument, en autant qu'il en avait un, célébrait une nouvelle façon d'être de l'Occidental moyen; de plus et surtout, il encourageait l'idée que rien de tout ce processus n'était évitable.

Or, «*The medium is the message*» signifiait d'abord et avant tout ceci: «Il n'y a rien à faire; c'est la technique qui produit les idées, ou ce qui donne de l'efficacité aux idées; dites ce que vous voulez, faites ce que vous voulez, argumentez pour ou contre autant que vous le voulez, le message, soit l'influence des médias, passera de toute façon; et ce que vous

penserez et votre façon de penser naîtront de ce que vous ne contrôlez pas. »

Certes, les nouveaux McLuhans traitent de ce dont leur maître souterrain (qui est mort en 1980) a peu parlé : l'ordinateur personnel et Internet. Surtout, ils inversent ses évaluations et proposent des jérémiades, là où il chantait des *Te Deum* : en traitant de la disparition du texte, ils disent et prédisent non pas des améliorations de la condition humaine, mais des dangers sociaux, qui peuvent être bien réels par ailleurs. Car il est possible que nous vivions dans une société où la sensibilité prend bien trop de place, au point de devenir le critère d'évaluation, non seulement de l'information qu'on propose et des problèmes que nous affrontons, mais aussi de la pertinence de telle ou telle information et l'importance de tel ou tel problème. En revanche, il ne faut pas, me semble-t-il, blâmer Internet et l'ordinateur si le téléjournal quotidien traite la nouvelle comme un téléroman, où la seule information pertinente est celle de l'émotion des victimes (« comment vous sentiez-vous devant la tornade qui a détruit votre maison ? »), l'avis des gens sans information (les *vox populi* à répétition sur le prix de l'essence à la pompe n'éclaire pas le jugement du citoyen, combien de fois faudra-t-il le dire ?) et la redondance systématique (le chef de pupitre annonçant ce que le reporter dira, avant d'entendre l'expert répéter leurs dires, qui trouvaient leur source dans l'avis dudit expert). En somme, il me semble clair que si le médium affecte ce qu'il porte, il ne l'oblitére pas.

Aussi faut-il penser plus de profondeur ou d'ampleur pour commencer à comprendre la déliquescence de nos moyens de communication. Est-

ce Internet, ou l'Ipod, ou le téléphone cellulaire qui provoquent la bêtise de nos médias et la faiblesse de nos systèmes scolaires? Il me semble possible, voire probable, pour ne pas dire nécessaire, que c'est une idée de l'être humain, ou des possibilités des institutions, ou des devoirs du citoyen qui joue le rôle le plus important dans ce qu'on déplore souvent avec justesse. Mais alors il faudrait analyser les choses tout autrement, et cesser de pointer du doigt quelque chose qui est hors de nous: et si c'était le message qui fait que les médias sont employés comme ceci ou comme cela? Et si c'était le message qu'on produit des êtres humains à telle époque qui était le problème... Pourquoi pas *the message makes the medium*? Pourquoi pas les idées philosophiques avant les produits techniques et les humains avant ce qu'ils produisent? N'est-ce pas une hypothèse qu'il vaut la peine d'examiner?

En faisant comme suit, par exemple. On dit qu'Internet fait baisser la qualité de la langue écrite chez les jeunes. Mais n'est-ce pas d'abord la détérioration du système scolaire qui est en jeu? Le désengagement politico-économique de la société ne joue-t-il pas un rôle plus important que l'écran, ou l'image, ou les infernales oreillettes qui isolent chacun dans son monde aural plein de chansons *idiotes*? Et que dire des syndicats de professeurs qui défendent non pas d'abord, mais seulement les droits des professeurs, qui jamais n'exigent de leurs membres des comportements responsables et l'excellence de leurs prestations? Sans parler du fait que comme société, le Québec méprise l'éducation de mille manières et d'abord en faisant de tous les jeunes qui doivent

s'éduquer des consommateurs/travailleurs avant, pendant et après leur passage par le système scolaire ? En somme, cette détérioration ne tient-elle pas d'abord au mépris que l'ensemble de la société accorde à l'éducation et même l'instruction ? Ce n'est pas parce qu'on le dit quelques fois, ou mille fois, à la télé, à la radio et dans les journaux, qu'une société de porteurs d'eau est devenue en quelques années et pour de bon une société qui privilégie l'acquisition des lettres. Je suis d'avis qu'il nous faudrait écrire de nouvelles *Insolences du frère Untel*. Ou tout simplement relire les premières, mais cette fois sans croire que par la baguette magique de la Révolution combien tranquille, les boomers ont tout réglé.

Mais les adversaires des *nouvelles technologies*, ont des arguments bien plus sophistiqués. On prétend, par exemple, qu'Internet rend le lecteur trop libre : l'irrationalité de nos contemporains viendrait du fait que l'ordre du livre et l'intention de l'écrivain ne sont plus respectés et que ce mépris irrésistible est causé par la fichue souris qui permet de cliquer ici ou là pour sortir du texte et voir ailleurs ; la tyrannie du désir de l'internaute assure la bassesse de son regard, et son nervi s'appelle *Souris*. Autrefois, il n'en était pas ainsi, nous assure-t-on, une larme nostalgique à l'œil ; or aujourd'hui bien des choses sont regrettables ; donc ce qui est regrettable aujourd'hui est dû à la technique. La souris a donné naissance à la montagne de notre malheur.

C'est bien beau. Mais pour soutenir ce genre de raisonnement, il faut d'abord oublier les faits. L'auteur a toujours été soumis à la volonté du lecteur et à la tyrannie de son désir : si Aristophane ne réussissait pas

à plaire à son public, il n'était pas écouté, et s'il eût fait trop souvent des pièces rébarbatives, la cité ne lui aurait plus offert la possibilité de les produire; Montaigne ne pouvait rien contre un lecteur qui fermait ses *Essais* ou qui les lisait à l'envers commençant par le treizième essai du troisième livre et remontant jusqu'à l'essai dont le titre, en ce cas, était plus que valide: « Par divers moyens on arrive à pareille fin »; c'est parce qu'il connaissait la tyrannie du lecteur, et même des autorités religieuses, mais aussi qu'il savait les dépasser, que Dante a pu écrire une *Comédie divine* qui est tout sauf une répétition des lieux communs de son époque.

De plus, cette présentation, prétend-on historique, de la *lecture-des-saintes-écritures-sur-papier-de-vrais-livres-avant-Internet* fait fi de ce que se révèle à quiconque lit vraiment, plutôt que de répéter quelques lieux communs sur la rationalité, l'ordre et l'art de lire. Comment croire que le premier historien occidental, Hérodote, ait fait un livre qui se décline selon la suite du première, deuxièmement et troisièmement de la datation? *L'Enquête* de Hérodote, le premier livre d'histoire de l'Occident, est un merveilleux fouillis qui ressemble aux pages les plus touffus de Wikipedia. Et il faut ne jamais avoir lu les *Essais* de Montaigne (lui encore) pour imaginer que l'apprentissage de la pensée dont son œuvre est l'objectif et le modèle se fait contre l'esthétique du clip et du click: il y a lieu de conclure, faits à l'appui qu' au contraire, l'auteur des *Essais* est le premier auteur pour lecteur *désordonné*, qui ressemble à diabolotin contemporain né de son père Satan-Internet. Enfin, et pour revenir aux choses sérieuses, peut-on penser que des chefs-d'œuvre de

réflexion, comme *De l'esprit des lois* de Montesquieu, offrent au lecteur une rationalité linéaire, plutôt qu'un champ d'exercice pour la raison humaine, qui exige qu'on lise ceci, qu'on revienne vers cela, qu'on saute en avant pour tester une troisième affirmation ?

En somme, si le passé est garant de l'avenir, il est permis de croire que les défauts des textes nés après Internet sont les mêmes que ceux d'avant, et que la raison, la démocratie et même la moralité peuvent faire bonne compagnie avec les habitudes qui seraient, c'est inévitable prétend-on toujours, produites par un instrument. Le problème, me semble-t-il encore et jusqu'à nouvelle analyse, ne se situe pas au niveau du moyen, mais au niveau de la fin. Et la fin, le *pour-quoi*, est la chose du monde dont on veut le moins discuter. Sans doute parce qu'elle est la chose du monde la plus importante. Et la plus difficile à connaître.

Pour ma part, je découvre tous les jours qu'Internet est un outil d'une puissance renversante pour quiconque veut s'éduquer et s'informer, et en même temps une occasion terrible de perdre son temps à des futilités. Je pense au fait que des textes autrefois introuvables ou peu accessibles sont aujourd'hui au bout de nos doigts : on peut avoir en deux clics de souris n'importe quelle pièce de Shakespeare, avec en prime un instrument d'analyse de l'ensemble de l'œuvre au moyen de puissants moteurs de recherche. Il en va de même de la *Commedia* de Dante, et de l'ensemble des textes de l'Antiquité. (Sans doute, la francophonie traîne du pied : la France, comme d'habitude, fera tout en retard sur l'Amérique ; comme d'habitude, le Québec refusera de prendre les devants et prouver son américanité fondamentale ; mais il est

inévitable que ce qui est possible dès aujourd'hui pour Shakespeare par exemple, le sera bientôt pour Molière. J'ai bien hâte.) Et je sais par expérience ce qu'un passionné de la civilisation grecque comme moi peut faire grâce à un instrument comme Perseus Library. Ce site lui offre tous les textes de Platon, disons, doublés d'une analyse grammaticale et sémantique de chaque mot de l'œuvre complet, le tout accompagné encore une fois de moteurs de recherche et de connexions automatiques à des grammaires et dictionnaires grecs faciles à utiliser. Je pense enfin, et pour ne pas allonger indûment la liste, aux nombreux groupes de recherche universitaires qui offrent les documents de leurs chercheurs à mesure qu'ils les produisent.

Et de trois...

D'autres pourront reconnaître que le problème, voire la problématique (s'ils sont friands de termes ronflants comme *technologie*, *approche* et *sensibilisation*) ne se situe ni au niveau du nombre de lecteurs, ni de leur qualité. Ils diront que ce qu'il est convenu d'appeler les nouvelles technologies est nuisible parce qu'il prend toute la place, parce qu'il nous arrache ce qui est le plus précieux, le temps. Et comment nier que par écrans interposés, nous sommes envahis par des sollicitations constantes, des offres infinies et des promesses sans arrêt. Tout cela bouffe de l'énergie, ne serait-ce que pour dire non, et se réserver du temps et des moyens pour apprendre et comprendre ce qui se passe autour de soi. Au fond, Internet et ses techniques complices sont pour nous l'équivalent des films sentants, du soma et des services de solidarité du

Meilleur des mondes de Huxley (dont on peut trouver le texte complet sur Internet, soit dit en passant). Et il n'y a pas de doute que les progrès techniques augmentent non seulement l'accès aux divertissements, mais encore leur puissance, voire la profondeur de leur influence. Et il n'est pas insignifiant de rappeler que l'ubiquité d'Internet doit beaucoup à la popularité des sites pornographiques. Ne faut-il pas craindre pour l'*eros* supérieur quand on utilise un instrument qui est pour ainsi dire né de l'*eros* inférieur ?

Mais encore une fois, l'enjeu ne me paraît pas d'abord et avant tout technique. Car l'expérience humaine la plus simple indique qu'il y a des choix à faire, et que ces choix sont faisables. Il y a moyen de ne pas se laisser prendre par la sollicitation du divertissement, quel qu'en soit le support technique. Et cette même expérience indique que le divertissement bête devait être le fait de l'être humain bien avant l'an 2000. Demandez donc l'avis de Socrate, de Plutarque et de Pascal. Prétendre le contraire et ce contre les documents historiques les plus autorisés, c'est supposer qu'on sait quelque chose qu'on ne sait pas, à savoir que le progrès technique a changé la donne humaine, que la technique a arraisonné les possibilités humaines et qu'il n'y a rien à faire, qu'il n'y a jamais eu rien à faire, si ce n'est se plaindre amèrement, sans doute pour prouver qu'on est vertueux et surtout plus vertueux que les autres, les esclaves, les petits. Les jérémiades athées me satisfont encore moins que celles de la Bible, et les prétentions de supériorité d'une aristocratie satisfaite d'elle-même aussi peu.

Car l'histoire de l'humanité est là pour prouver le contraire, et l'histoire des individus tout autant.

Comment ne pas comprendre que les sociétés où les moyens de communication étaient élémentaires, où les tribus s'assoiaient autour du foyer pour répéter les mythes, où la connaissance de l'autre était impossible, que ces sociétés donc étaient des havres de rationalité et de conscience ferme? Chacun de nous sait aussi qu'une véritable possibilité de penser librement fut souvent par le passé l'enfant de l'ébranlement politique et personnel produit par des progrès techniques ambigus? L'imprimerie durant la Renaissance et le journalisme au XIXe siècle et les médias électroniques au XXe siècle ont peut-être fait du mal, mais ils ont aussi fait du bien du simple fait qu'ils produisaient du nouveau et obligeaient la paresseuse pensée humaine à se réveiller.

Ne pas penser, il y a toujours des raisons pour cela. Pourquoi? Chacun le sait depuis son expérience la plus intime. Mais mettons les choses au clair encore une fois: soyons bêtes. Pourquoi donc? Parce que depuis que l'homme est homme et capable de penser, il ne veut pas penser en vérité, parce qu'il préfère depuis toujours reprendre des opinions plutôt que découvrir ce qui est, quitte à conformer le réel à ce qu'il *sait* déjà, aux images qui préfigurent le monde et aux émotions prédisposées en lui, à la tonalité existentielle qui est celle du groupe auquel il appartient. (Et il y a des groupes totalitaires dont la prétention est d'être contre les groupes totalitaires.)

C'est ici qu'il faut se souvenir que la crainte du progrès technique est aussi ancienne que le progrès technique lui-même. Une des images les plus fortes de la mythologie grecque est celle de Prométhée, le demi-dieu qui offrit le feu (et la technique) à l'homme, et qui

fut puni par Zeus pour l'avoir fait. Or le monde moderne et son projet de maîtrise et de prise de possession du monde a fait naître par contrecoup une crainte viscérale de la technique qui a accompagné les victoires techniques. Car en attaquant les sciences et les arts, Rousseau n'a pas inventé ou causé une réflexe anti-progressiste ; il a canalisé des inquiétudes qui existaient déjà et leur a donné un sens.

Pour finir et ainsi mieux se préparer à recommencer... Il est possible qu'Internet produise les effets nocifs que ses détracteurs lui attribuent. Mais il est possible aussi que ceux-ci se limitent à donner voix à des craintes nées depuis longtemps et peut-être consubstantielles à l'humanité. Comment décider ? En ne décidant pas, justement... Mais en examinant les faits, ceux qu'on a devant soi, ceux qui font le tissu de nos existences, mais aussi en les comparant entre eux, les faits pour et les faits contre, pour mieux les peser, et enfin en les proposant à nos concitoyens pour qu'ils y pensent à leur tour.

Un vieux sage français a écrit : « N'est-ce pas grand-pitié que malgré tant d'exemples apparents, tout en voyant le danger si présent, personne ne veuille se faire sage aux dépens d'autrui et que, de tant de gens qui s'approchent volontairement des tyrans, il n'y en ait pas un seul qui ait la sagesse et la hardiesse de lui dire ce que, comme le rapporte le conte, le renard dit au lion qui faisait le malade : "J'irais volontiers te voir en ta tanière ; mais je vois beaucoup de traces de bêtes qui avancent vers toi et je n'en vois aucune de bêtes qui reviennent ." » Le renard est le citoyen qui sait voir les faits, comprendre et dire ; autrefois, il s'appelait le

philosophe ou plus simplement l'homme éduqué. Il était celui qui savait éviter la tyrannie, la tyrannie des idées reçues.

Qu'on utilise ou non Internet pour découvrir ces faits, pour mieux les analyser et les dire aux autres, cela ne changera pas grand-chose. Le plus grand des dangers vient de ce que nous nous donnions trop peu de temps pour entreprendre cet exercice humain. Il nous faut du *temps à perdre* pour prendre le temps de réfléchir. Il me semble que quelqu'un a déjà parlé ainsi...

Tiens, je me souviens qui c'était... «Je dois choisir ce qui m'est dû... Et que m'est-il dû? Quelle peine, ou quelle amende mérité-je, moi, qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin de ses affaires domestiques, les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités; moi, qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans la république, me trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela; moi qui, laissant de côté toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services, en vous exhortant tous individuellement à ne pas songer à ce qui vous appartient accidentellement plutôt qu'à ce qui constitue votre essence, et à tout ce qui peut vous rendre vertueux et sages; à ne pas songer aux intérêts passagers de la patrie plutôt qu'à la patrie elle-même,

et ainsi de tout le reste (*Apologie de Socrate* 36) ? » Ai-je besoin de dire que j'ai trouvé ce texte sur Internet² ?

2. Ceux qui voudraient examiner rapidement certaines des ressources qu'offre Internet pourraient consulter :

sur les questions politiques :

<http://www.aldaily.com/>,
<http://climatedebatedaily.com/>,
<http://cbergeron.wordpress.com/>,
<http://www.lemonde.fr/>,
<http://www.nytimes.com/> ;

sur les classiques de la littérature et de l'art :

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodien/table.htm>,
<http://www.perseus.tufts.edu/hopper/collection?collection=Perseus:collection:Greco-Roman&redirect=true>
<http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf>, <http://www.buffon.cnrs.fr/>,
<http://shakespeare.mit.edu/>, <http://www.artcyclopedia.com/> ;

sur les cours universitaires accessibles gratuitement :

<http://thot.cursus.edu/rubrique.asp?no=22684>,
<http://fr.youtube.com/ucberkeley>.

Est-il nécessaire de rappeler que cette liste ne prouve pas qu'Internet et les *nouvelles technologies* ne sont pas sujets à abus ?